





**Elena Guimard**

**La Saga des Farkasok**

***T1 - L'intégrale***

***La Bastide aux loups***

Droits d'auteur ©Elena Guimard

Juin 2015 – Tous droits réservés.

Photo de couverture : Elaboré par Fleurine  
Rétoré  
« Le Monde de Fleurine »

ISBN – 979-10-227-9243-1

Édition revue et corrigée Août 2017

# *AVIS AUX LECTEURS*

Cet ouvrage est écrit, pour la plupart du texte, à la première personne du présent. Ce qui m’a amené à mettre certaines incises en euphonie.

Exemple :

- marmonné-je, d’une voix rendue atone par la surprise.
- avancé-je, d’un ton froid.

La plupart des lecteurs ne sont pas habitués à ce style et les confondent bien souvent avec des fautes, ce qui n’est absolument pas le cas.

Je vous souhaite une bonne lecture en compagnie de mes loups, et si ce livre vous a plu, sachez qu’il me serait très agréable d’avoir votre avis en commentaire sur ma page Amazon ou sur les réseaux sociaux.

Si à tout hasard, vous trouviez des fautes ou des coquilles, n’hésitez pas à me les communiquer sur mon email [elena@elena3g.com](mailto:elena@elena3g.com)

Étant auteur indépendant, j’ai accès au fichier de ce livre afin de le corriger directement en ligne, un des avantages que représente ce statut que j’ai choisi en pleine connaissance de cause.

Amicalement

*Elena.*



# LEXIQUE

**Alpha** : Dominant principal de la meute. Il est le plus élevé dans la sphère sociale. L'Alpha se soucie de l'ensemble de la meute et la guide.

**Bêta** : psychologiquement similaires à l'Alpha, mais il n'a pas les mêmes possibilités sociales. Il entoure l'alpha prêt à prendre sa place si la position s'y prête. Il devra se soumettre à l'alpha, mais personne se pliant généralement sous l'autorité de l'Alpha. Force vive de la meute.

**Gamma** : contraste avec le mâle bêta. Peut devenir un Bêta ou un Alpha, selon les besoins, autrement ils vivent en marge de la meute. Ils n'entourent pas l'alpha, et sont indépendants. Psychologiquement dominant. Artistes, philosophes ou adolescents révoltés.

**Delta** : ne possède pas l'ambition d'améliorer sa condition, préférant exister tout simplement, plutôt que de chercher le succès. Psychologiquement ou socialement inepte à s'élever au niveau supérieur. Les Deltas se complaisent à servir la communauté.

**Oméga** : manque d'ambition et de confiance. Les Omégas sont connus pour leur incapacité à opérer sous pression. Traditionnellement, il est le bouc émissaire de la communauté.

**Le Don** : c'est donner du sang de loup-garou à un humain, pour le sauver ou pour l'honorer, cela crée une connexion à sens unique du loup-garou envers l'humain, ce dernier profite d'une meilleure santé et d'une plus longue vie. ... le loup-garou s'engage par ce processus à le protéger.

**L'alliance** : échange de sang entre un loup-garou et un humain, ce qui crée une connexion entre eux, couple humain/loup, vivant ensemble, l'humain(e) profite de la même longévité que le loup-garou.

**L'alliance suprême** : c'est l'alliance entre deux âmes sœurs, elle allie le sang, le sexe et l'âme. C'est le lien le plus fort qu'il puisse exister entre deux êtres.

**Apostasie ou l'ultime mutation** : lorsqu'une des deux âmes sœurs disparaît, celui ou celle qui reste régressent jusqu'à la forme primale du loup. Forme animale sans plus aucune étincelle d'humanité.

**Rhannu** : scission d'une partie de la meute.

**Drageon** : humain à qui le don d'alliance est accordé.

**Edgir** : veille sur le domaine afin que personne ne s'aventure sur nos terres, il est responsable de la sécurité, de ce fait nous ne le voyons guère sauf lorsqu'il vient faire son rapport à l'Alpha.

**Arvak** : second de la meute, littéralement le gardien du troupeau. Il s'occupe du domaine avec l'Alpha.

Forme des loups-garous :

– **Humaine** : de naissance, les loups-garous naissent toujours humains. Peuvent se métamorphoser en loup à partir d'une dizaine d'années et ne passent la métamorphose de la seconde forme mi-loup mi-homme qu'aux alentours des vingt-cinq ans.

*(Les petits qui pourraient naître d'un accouplement sous forme de loup resteront uniquement sous leur forme animale, sans une parcelle d'humanité.)*

– **Lycan ou Mi-loup mi-homme** : Forme qui n'est obtenue que par les plus puissants, développée sur ossature humaine, à demi poilue, le torse reste cependant imberbe, garde leur pleine intelligence humaine.

– **Loup primaire** : loup avec conscience humaine même si celle-ci est quelque peu différente, plus animale.

– **Primal** : Loup sans conscience humaine



# *Prologue« Elle »*

## *Elle : Premier jour.*

Je roule depuis presque deux heures, et si j'en crois ce qu'ils signalent à la radio, je ne suis pas sortie de l'auberge. La pluie s'intensifie. La météo annonçait la zone en alerte rouge depuis trois jours, tempête avec des pluies diluviennes.

Pourtant, je ne peux faire autrement. Il m'a concédé son accord au dernier moment pour régler nos problèmes et donné rendez-vous dans ce coin paumé juste quand ils ont notifié ça aux nouvelles. Ça ne m'étonne pas de lui, agir jusqu'à me pousser à bout ! Mais je m'en fous ! J'ai gagné ! Il n'a pas pu procéder autrement. Quoique, il aurait été capable de fuir la France pour échapper à ma demande.

Cette route me file le frisson et les éclairs se succèdent à m'en imprimer la rétine. Je devrais m'arrêter et attendre que ça se calme, seulement je serais en retard. Il m'a bien précisé l'heure, il ne me reste plus que dix minutes pour atteindre son bled pourri.

Qu'est-ce qu'il fiche là ? Je sais qu'il connaît la région. On avait même passé quelques jours de vacances en gîte dans un village de ce coin des Alpes trois ans auparavant. Cependant, je ne peux imaginer qu'il soit venu y vivre !

Un nouvel arc déchire le ciel, le tonnerre retentit bizarrement. Soudain, un arbre se couche sur la route devant moi. Je braque le volant vers la gauche en voulant l'éviter, freine de toutes mes forces, les roues mordent sur l'accotement, et je ne parviens pas à stabiliser la voiture. Je suis tétanisée. Elle dérape vers le bas-côté en travers sur la pente, tout doucement.

L'eau a rendu l'herbe et la terre aussi glissantes qu'une patinoire. Le temps semble s'étirer. Il faut que je sorte de là. Ma main se crispe sur la portière, je n'arrive pas à ouvrir la porte.

Je ne vais pas y arriver... Dans un sursaut désespéré, mes doigts retrouvent leurs automatismes au moment où le véhicule prend un angle bizarre. La ceinture... lentement me libère. La lanière de celle-ci s'est accrochée à ma chaussure et semble me retenir jusqu'au dernier moment. L'impulsion que j'ai donnée avec mon pied me délivre et me précipite dehors. – Je ne comprends pas comment j'ai pu sauter.

Sauvée !

Mais la pente est si forte que ma trajectoire continue vers les arbres plus bas. Je hurle... Ensuite le choc.

L'espace d'un instant, j'ouvre mes yeux. Le visage qui se penche vers moi n'est pas humain, un regard mordoré me fixe et je perçois un grognement... Puis les ténèbres m'enveloppent à nouveau.

# *01 : Morgan*

## *Morgan : Premier jour.*

J'adore me balader sous l'orage. Mère a beau prétendre le contraire, on doit bien posséder des gènes de Labrador dans la famille. Je souris à cette idée. Je me suis changé avant de redescendre de la bergerie où les agneaux paraissent assez paisibles, malgré les coups de tonnerre et la foudre qui éclairent cette fin d'après-midi comme en plein milieu de journée.

Je suis en pleine course. Bondissant d'un rocher à l'autre, sautant des ruisseaux chargés de boues. Tout contribue à me griser, ivre de liberté, enfin ! Trois jours de ce déluge. J'aime ça, mais il est temps que ça se calme.

Dans le lointain, des phares attirent mon attention. Qui semble assez fou ou inconscient pour emprunter la route des crêtes ? Les gens ignorent volontairement les interdictions, ensuite ils se plaignent quand arrive une catastrophe. Surtout que c'est bien signalé à la bifurcation. Nous avons reçu un email de la mairie nous informant que la chaussée se révélait instable. Et qu'en raison de l'alerte rouge annoncée par Météo France, cette voie se trouve condamnée jusqu'à nouvel ordre. Cela nous coupe de la civilisation, mais nous nous en foutons un peu ; nous vivons en autarcie depuis des décennies.

Nos parents et notre petit frère rentreront au moment où ce sera à nouveau ouvert, ou ils feront comme moi, à travers bois. Ce qui ne devrait pas les retenir beaucoup, bien que maman préfère courir lorsqu'il ne pleut pas. Le tonnerre éclate et la foudre barre le ciel au point de s'imprimer dans ma rétine, un second son plus sourd me parvient. Il me semble apercevoir les phares du véhicule qui se dirigent vers le ravin.

Un hurlement suit et frappe mon cœur comme une flèche. Sans réfléchir, je m'élance vers le seul endroit d'où le cri peut provenir. J'accélère encore la cadence passant en forme primaire pour aller plus vite.

L'explosion du véhicule m'atteint à l'instant où j'arrive au bord de la rivière et me renverse sur le flanc. Stoppé net. Puis un bruit de succion infernal. La pluie redouble de violence. La colline commence à s'ébranler, glissant inexorablement vers le fond de la vallée, submergeant la bagnole. La peur tenaille mes entrailles. Une impulsion me sort de ma paralysie. Il me semble qu'un deuxième battement se trouve dans ma poitrine. Je suis le fil rouge qui paraît les relier. Remontant la pente par un chemin uniquement connu de nous. Il débouche à peu près à l'endroit où j'ai remarqué les phares. La pétarade d'une moto qui démarre dans le lointain. Tous les sons sont amplifiés quand je me retrouve sous cette forme, je ne réagis pas de la même manière que lorsque je suis humain. Là, tout est ramené à la survie et au besoin.

J'affine mon audition, le martèlement de la pluie obscurcit la résonance que je recherche. Enfin, j'aperçois une tache plus claire au sol sur le fond des rares feuillus qui bordent l'a-pic. La fracture du terrain se situe à un mètre environ et s'effrite sous l'action de l'eau qui continue à se déverser du ciel. Je n'ai pas de temps à perdre si je veux agir. D'un bond, je me retrouve auprès de l'individu qui a été éjecté de la voiture. J'espère qu'il n'y a pas d'autres passagers, sinon il est trop tard pour eux.

C'est une femme, ses cheveux sont rabattus sur sa figure. Son corps a percuté l'arbre, lequel a stoppé la chute qui se serait révélée fatale pour elle ; plus de cinquante mètres de vide à cet endroit. Le cœur bat faiblement, je n'ose pas la déplacer. Cependant, le filet de sang qui s'écoule de son oreille m'avertit du danger dans lequel elle se trouve.

Entre deux éclairs, j'aperçois son visage qui se grave en moi, je ne réfléchis plus. Je repasse à ma forme seconde mi-loup mi-homme pour m'approcher d'elle. Je plante mes crocs dans mon poignet. Je sais à quoi je m'engage, mais je ne peux pas la regarder mourir. De plus, ce n'est que le premier sang, je ne serais lié qu'au minimum. Je force ses lèvres à s'ouvrir et masse sa glotte pour la faire déglutir.

Vite ! Le terrain continue à s'émietter dans notre direction. Quelques minutes de sursis, c'est tout ce que je possède. *Angoisse*. Devrais-je la laisser disparaître ou risquer de la déplacer avant que mon sang n'agisse ? Un frémissement, elle avale. Je pourrais la saisir dans mes bras pour la transférer d'ici deux, voire trois minutes. Le temps semble s'étirer. Je balaie ses cheveux, elle paraît jolie, jeune ; une chaussure manque à son pied gauche. Je la vois un peu plus loin qui bascule dans le ravin. Mon palpitant exécute un bond dans ma poitrine. C'est ce qui aurait pu lui arriver si je n'aimais pas courir dans la tempête... Les battements de son cœur deviennent plus réguliers. Si son traumatisme crânien ne se révèle pas trop important, elle pourra survivre. Peut-être !

Je sens le sol se désagréger sous mes pieds quand je prends le risque de la déplacer. La douleur est telle qu'elle sort de son évanouissement ; elle gémit, ouvre les yeux et retombe dans les vapes. Elle me semble légère comme une plume. Il faut dire que je possède une énergie surnaturelle, qui demeure inhérente à notre race. Nous représentons ce que l'on peut assimiler à des loups-garous. Les plus forts d'entre nous obtiennent trois aspects : primaire sous forme de loup. La seconde, lycan, est celle que j'ai à présent : mi-loup, mi-homme, et la troisième, humaine par la naissance.

Je m'éloigne de la faille. Je fais attention à garder une marche sans à-coups, linéaire. Il n'est pas très indiqué de la transférer, mais la colline reste instable et dangereuse pour nous. Un nouveau glissement de terrain nous entraînerait au fond vers la rivière. Si moi, je peux survivre à une chute pareille, elle, certainement pas.

Je réfléchis aux options qui me sont offertes. En tant que vétérinaire, je suis amené à soigner les animaux et aussi les humains lorsque les nôtres se trouvent sous cette forme ; quoique ce soit plus le domaine de mon frangin. Hugo est toubib, chirurgien orthopédique. Il adore son travail, il n'y a que pendant les trois jours de pleine et de nouvelle lune qu'il n'opère pas. Bien que l'appel du sang ne paraisse pas un problème pour lui depuis une bonne quarantaine d'années.

Tout d'abord, je dois effectuer une immobilisation complète des cervicales. Je reviens à mon humanité, cela sera plus facile de me servir de mes doigts pour nouer les chiffons que j'ai confectionnés avec mon tee-shirt. Heureusement que j'ai pris l'habitude de toujours gar-

der ce sac à dos avec moi ; au cas où j'aurais envie de gambader, sans pour autant rentrer à poil (*dans tous les sens du terme*) à la maison.

Je découpe de fines bandelettes, casse quelques branches de manière à fabriquer une coque maintenant son cou et sa tête à l'abri des chocs. Elle est trempée, sa peau devient froide. Elle frôle l'hypothermie, mais finalement cela vaut mieux. Elle est plongée dans un coma naturel. Nous verrons par la suite, s'il faut traiter une bronchite. Normalement, avec mon sang répandu en elle, cela limite les risques.

Je l'inspecte sous toutes les coutures, nettoie la plaie de sa cuisse droite. Quelque chose lui a occasionné une belle déchirure qui continue de saigner. Je ne peux m'empêcher de lécher sa blessure. Hum ! Son goût m'apparaît délicieux. Son odeur corporelle possède un parfum d'agrumes avec une pointe d'amande amère. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi exquis. L'humérus de son bras gauche est cassé. Fracture déplacée. Je prends les deux extrémités et les étire d'un coup sec. Là ! Réduction de la fracture.

C'est une opération que j'effectue très souvent sur les animaux. Elle a dû plonger profondément dans le coma. Car elle n'a pas eu un seul frémissement lors de la manœuvre. Je me dépêche ou elle va me claquer dans les mains. Il lui faut de la chaleur à présent. Je termine rapidement mon auscultation : une belle contusion au genou, idem quatre baguettes de noisetier et les bandelettes pour maintenir l'attelle de fortune. Je la saisis délicatement contre moi après avoir appelé Hugo.

Que l'on ait installé ce relais téléphonique sur nos terres s'avère une bonne chose. Rendez-vous est pris, un peu plus bas à un kilomètre environ, sur un des chemins qui bordent la rivière, il vient avec l'Espace. On s'en sert pour faire les courses et amener les gosses à l'école. Il doit avoir viré les sièges et je lui ai recommandé de mettre le chauffage à fond. Tant pis pour lui s'il crève de chaud. Elle en a besoin.

La descente reste périlleuse du fait que l'herbe glisse sous mes pas. Plusieurs fois, mon pied dérape. Je n'ai pas le choix. Je reviens en forme seconde. Ainsi je possède beaucoup plus de stabilité et des griffes à planter dans le sol. Pourvu qu'elle ne se réveille pas maintenant. Déjà, elle m'a aperçu tout à l'heure, mais bon, cela pourra passer pour une hallucination à la suite du choc.

Son corps contre le mien, j'essaie de lui communiquer un peu de ma chaleur physique d'autant plus que je me retrouve torse nu. Je sens sa fragrance qui remonte vers moi. Je ne peux m'empêcher de ronronner comme un chat, la berçant et l'enveloppant de mon aura.

Les phares de l'Espace déchirent la nuit tombée plus tôt du fait de la pluie. L'orage s'éloigne, ayant fini ses dégâts.

Hugo descend et se précipite pour ouvrir la malle puis repart vers l'avant pour la tracter délicatement avec la couverture qu'il a laissée dépasser et qui agit comme un brancard. Il referme la porte et se remet au volant. Nous n'échangeons pas un mot. Je tire sur la poignée arrière et il démarre, évitant les trous formés par des passages répétés des engins agricoles. Les roues patinent quelquefois dans la boue, mais il réussit à rejoindre la chaussée goudronnée qui relie nos propriétés.

– Qu'est-il arrivé ? Qui est-ce ?

– Je n'en sais rien ! J'ai aperçu un véhicule sur la route des crêtes, ensuite un éclair a balafré le ciel et des phares qui s'inclinaient en direction de la rivière. Je ne comprends pas pourquoi elle s'est trouvée là, alors que c'est barré huit cents mètres plus bas. Je ne l'ai jamais vue, il faudra lui demander si elle était seule... Et ce qu'elle foutait là ! conclus-je subitement en colère après elle, tout en lui caressant les cheveux.

Je surprends le regard d'Hugo dans le rétroviseur.

– Tu lui as donné le premier sang ? Le *Don* !

Ce n'est pas une interrogation. Plutôt une affirmation.

– Et alors ! Que voulais-tu que je fasse ? La laisser crever sur place et la jeter dans la coulée de boue pour m'en débarrasser ?

– Bon sang ! Morgan, tu saisis à quoi cela t'engage.

– Oui, dis-je en baissant la tête, si elle survit ! Elle a une commotion cérébrale avec certainement une hémorragie intracrânienne, vu ce qui goutte encore de son oreille. Je ne sais pas si ses cervicales ont été touchées. Si ça se trouve, elle me maudira toute sa vie de l'avoir condamnée à demeurer sur un fauteuil roulant.

Je murmure, en retournant la question dans ma tête.

– Je ne pouvais pas opérer autrement, je ne comprends pas pourquoi.

– On passe par ta clinique pour la radiographier. D’après les résultats, on tentera une sortie en hélicoptère, mais le deuxième front orageux s’approche et ce n’est pas une idée merveilleuse dans ces conditions. Trop dangereux.

– OK, procédons comme ça. Tout du moins, serons-nous fixés un minimum sur l’étendue des dégâts.

Le reste du trajet s’effectue en silence. La pluie battante forme un rideau autour du véhicule qui nous enveloppe dans un cocon assourdissant. Seule sa respiration rythme mes pensées. À l’allure où nous avançons, dix minutes seront nécessaires pour parvenir à destination. Hugo positionne la voiture de manière à ce qu’elle se trouve dans le prolongement de la porte ; puis, descend chercher un brancard mobile, le bloque devant le hayon arrière et nous glissons le corps de mon inconnue dessus. À partir de là, il sera plus facile de la manœuvrer. Il fait presque froid à l’extérieur après l’atmosphère lourde et chaude qu’il y avait dans l’Espace. Hugo maugrée dans sa barbe, tandis que je mets l’appareil de radiographie sous tension – *enfin les quatre poils qu’il ne possédait pas au demeurant. Vu qu’il nous faut atteindre la centaine d’années pour commencer à avoir quelque pilosité sur le visage, sous notre apparence humaine nous étions pratiquement imberbes. En forme lycane, seuls notre dos, bras et jambes, ainsi que la tête portaient des poils ou des cheveux... Sacré paradoxe de la nature, évidemment en forme primaire nous n’avons plus que des poils* –.

Je saisis très bien ce qu’il marmonne ainsi.

Le premier sang – *le Don* – nous oblige à nous soucier de l’humain à qui nous l’avons offert durant toute sa vie et représente un déchirement sans nom lorsque celui-ci meurt. Cela équivalait à perdre un enfant, certains ne s’en consolent jamais. Ensuite, il y a le deuxième sang. *L’Alliance*. Là, cela se révèle encore différent, on octroie une partie de notre longévité à celui qui l’absorbe partageant notre existence et souvent même notre intimité. Des amants, mari et femme. La communion est très forte. Au-dessus de tout ça, l’échange, *la Fusion* : seules les âmes sœurs y ont accès. La personne ainsi liée devient partie intégrante de la meute, mais conserve son apparence humaine. Seuls ceux de notre race nés d’un de ses parents métamorphes possèdent le génome pour muter physiquement.



Hugo me rappelle à l'ordre et nous faisons glisser l'inconnue sur le plateau de radiographie. Nous la sanglons, puis je passe de l'autre côté de la vitre de protection pour procéder aux diverses manipulations. J'ai commandé cet appareil peu de temps auparavant, il permet d'effectuer des clichés sans déplacer le sujet. Très pratique pour les animaux. De plus pour certains grands bestiaux, je possède un dispositif à rayons X portatif. En attendant de réaliser un scanner dès que cela sera envisageable : je saurais déjà si l'hélico doit être sorti ou non. Hugo se protège derrière l'écran qui nous sépare de la machine et vérifie les radios au fur et à mesure que je les prends.

En tant qu'orthopédiste et surtout chirurgien en traumatologie, il connaît exactement ce qu'il faut redouter. Après plusieurs tirages, nous la positionnons de sorte que je puisse me servir de l'appareil portatif. Pour une dernière épreuve sur l'occipital gauche et l'apophyse mastoïde qui a pris le plus gros du choc. Je débranche le mécanisme et me précipite vers elle, pour guetter son souffle. Elle paraît dormir si ce n'est le sang et les meurtrissures qui la défigurent.

– La collision a été très violente, commente Hugo en vérifiant les clichés. Remonte l'appareil de radiologie portable à la maison. Nous pourrions suivre un peu l'évolution. Pas d'enfoncement crânien, mais une lésarde sur la suture squameuse qu'il est nécessaire de surveiller. L'hémorragie devrait se résorber d'elle-même. As-tu une minerve ?

– Oui, je dois avoir ça en réserve !

– Tu as bien réduit la fracture de l'humérus, l'os est bien en ligne, et d'ici une dizaine de jours devrait être ressoudée avec ton sang.

– Ça va ! N'en rajoute pas !

– OK ! Tu verras ça avec les parents, mais je ne pense pas qu'ils seront ravis de ton implication.

Repartir jusqu'à la bastide nous prend un petit quart d'heure. Hugo veut l'installer dans la suite réservée aux amis au premier étage, mais je préfère l'amener dans ma chambre. Je resterai dans celle qui est contiguë pour me reposer.

Nous avons chacun notre espace de vie. Sans cela la cohabitation ne serait pas supportable surtout avec le temps que nous passons tous ensemble. La bâtisse est immense et a gagné plusieurs ailes supplémentaires au fil du temps, lui donnant un charme un peu désuet.

À l'origine, tous les membres de la meute vivaient ici, puis certains ont créé leur propre groupe, s'accouplant avec des humaines ou humains et agrandissant la famille. À présent, seuls les plus jeunes demeurent sous la juridiction de l'Alpha, Joseph notre père.

Hugo et moi, nous étions révélés aussi des mâles dominants, mais étant encore célibataires nous n'empâtions pas les uns sur les autres. Bien que certains repas relèvent plus du pugilat que de la convivialité. La hargne n'est jamais très loin, et l'amour qui nous lie non plus, un mélange souvent très détonant. Surtout en prime, lorsque le chef de meute est de mauvais poil. Il donne le tempo. Ma mère est également un Alpha. Je crois bien qu'en réalité c'est elle qui mène la tribu, et d'ailleurs nous la craignons plus que notre Pater.

Le transbordement jusqu'à la chambre est épique. Heureusement qu'elle se trouve inconsciente sinon elle serait passée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en entendant nos insultes. Enfin, surtout les miennes, la peur de la blesser pendant le transport me terrifiait. À tel point que Hugo a renoncé et m'a conseillé de finir le trajet, à savoir les dernières marches d'escalier, en la portant. Vu qu'elle a la minerve, elle ne risque plus grand-chose, sinon de se réveiller dans les bras d'un... Hum ! Je tirais le mot qu'il a employé.

Puis l'attente commence, je ne délaisse pas son chevet. Sursautant lorsque je pique du nez. Hugo m'alimente en bière et nourriture et déclare forfait pour m'obliger à abandonner la pièce. Je constate bien à son regard qu'il se torture pour moi. Cependant, je n'arrive pas à la quitter, ne serait-ce qu'au minimum des yeux.

Je ne comprends pas ce qui se passe. Je ne savais pas que le lien du premier sang se révélait aussi fort. Les heures s'écoulaient. Je l'ai déshabillée, et ai procédé à une toilette succincte. Hugo a retrouvé des poches urinaires qu'un labo lui a fait parvenir et je l'ai équipée. C'est à partir de là que je me suis rendu compte que quelque chose clochait.

Normalement, j'aurais dû laisser mon frère la mettre en place, il était toubib, bon sang ! Mais non, à l'instant où je l'ai vu s'approcher d'elle, j'ai commencé à grogner. Il m'a regardé d'un air surpris et choqué. Il a déposé le matériel et est ressorti. Je me suis débrouillé tout seul avec le mode d'emploi. Heureusement qu'elle est épilée, sinon j'étais dans la mouise. Je lui ai enfilé un grand tee-shirt m'appartenant. Il lui servira de chemise de nuit.

J'ai profité d'un moment où Hugo a insisté pour me remplacer et je suis descendu laver les affaires qu'elle portait lors de l'accident : sa jupe, son soutien-gorge... Et son string. *Hum ! Des images s'impriment dans mon cerveau. Il faut que je dorme, je délire !* Je mets tout à tremper à l'eau froide, pour détacher le sang. Les vestiges de ses vêtements sont inutilisables. Il ne reste qu'une chaussure que je jette de même que son polo qui se trouve en lambeaux ainsi que ses collants. Ma lessive terminée, je remonte en courant. En pénétrant dans la chambre, je peine à contenir le grognement qui gonfle dans mes tripes. Hugo demeure à son chevet, un peu loin, sans la toucher. Pourtant, c'est moi qui ai accepté qu'il me remplace. Il quitte la chambre et je reprends ma veille.

Il me semble primordial qu'il ne se doute pas de ce qui se tisse entre elle et moi. Je ne la connais pas, je ne sais rien de sa vie. Peut-être est-elle mariée ? À cette pensée, l'envie de hurler, comme quand on est sous notre forme primaire me percute. Je me retrouve au sol, plié en deux de douleur. Et je passe d'homme à loup en un instant. Cela fait bien vingt ans que je n'ai plus perdu mon contrôle ainsi. Je me roule en boule au pied du lit sentant sa chaleur sous la couverture et m'endors.

Je sors du sommeil au son d'un geignement.

Il ne reste plus que des lambeaux de vêtements sur moi. Je jette un œil sur elle, elle ne s'est pas éveillée. Je m'habille d'affaires propres. Fourrant mes haillons dans le bas de l'armoire pour que personne ne se rende compte que je ne me suis pas maîtrisé et je reprends ma place dans le fauteuil. Juste à temps ! Hugo m'amène le petit déjeuner que Marie (*la femme de Romuald, un membre de la meute*) a préparé.

– Une évolution ?

– Elle a gémi tout à l'heure. C'est bon signe ! Trois jours qu'elle se trouve dans le coma, l'absorption de mon sang devrait avoir réparé le plus gros des dommages, non ?

– Normalement ! Mais l'hémorragie suppose des dégâts dont on ne peut évaluer les séquelles sans qu'elle ait passé un scanner. Laisse donc le temps accomplir son ouvrage. De toute façon, vu que tu lui as donné de ton sang, nous ne pouvons plus la conduire à l'hôpital. Ils détecteraient vite l'anomalie liée à son assimilation et les conséquences se révéleraient dramatiques autant pour elle que pour nous. La loi

du silence reste notre premier commandement, ne l'oublie pas ! Ça va, toi ?

– Oui, j'ai sommeillé un moment.

– Je vois que tu t'es changé, mais tu ne t'es pas décrassé, tu empestes le chien. Prends une douche !

Je retiens les mots qui s'élèvent dans ma gorge, puis je réalise qu'il me teste pour savoir comment je réagis. J'ai dû vraiment l'inquiéter pour qu'il manœuvre ainsi avec moi.

– Tu me remplaces ?

– Bien sûr ! Prends ton temps, frérot...

À contrecœur, je me dirige vers ma salle de bains. Hum ! Ce n'est pas faux, je sens vraiment le loup mouillé. Je ne me suis pas lavé entièrement depuis l'autre soir et l'odeur de ma forme primaire est remontée en dormant. Quand je reviens dans la pièce, Hugo l'observe à un mètre du lit environ. J'arrive à me maîtriser.

– Elle se réveille... Ses paupières sont agitées et elle a tressailli aux stimuli.

– Tu l'as touchée ? dis-je en serrant la mâchoire.

– Avec le stylo sur ta table de nuit, j'ai pratiqué un test et elle a eu le réflexe d'étendre sa main... Il faudra bien que tu te dégourdisse un peu.

– Plus tard quand ? ... Si elle reprend vraiment conscience !

Elle bouge à nouveau, je décèle les battements de son cœur qui s'accélèrent.

À ce moment-là, elle ouvre les yeux, juste un instant avant de replonger. Son regard détruit le peu de maîtrise qu'il me reste. Il brûle mon âme au fer rouge. Je fuis.

– Je descends manger un bout ! Je reviens.

Je ne suis pas sûr qu'Hugo ait été dupe. Je dévale les escaliers avec l'envie de hurler qui me saisit. Dans un effort surhumain, j'arrive à contrôler mes émotions, cependant je dois me barder comme un fou et tout bloquer pour y parvenir. Je halète de la douleur qui me torture. Bordel ! C'est quoi ça ?

## *02 : Découverte*

### *Morgan : Quatrième jour.*

Ça me prend un moment pour me calmer, d'autant plus que je sais Hugo seul avec elle en haut. Ma raison me commande une chose et mon inconscient tout autre chose. Je ne lui ai pas encore parlé ni entendu le son de sa voix. Que vais-je devenir ? Je n'ose espérer quoi que ce soit. Je suis dans la tourmente.

Je profite de ce qu'elle se trouve encore dans le coma pour faire disparaître la poche urinaire. Je ne veux pas qu'elle sache que je l'ai vue nue jusqu'à son intimité, et si vulnérable.

Les signes de réveil se multiplient. Je souhaite ardemment qu'elle n'ait pas de séquelles. Tant pis, si elle ne ressent pas la même chose. Elle survivra, ce qui est le principal. J'ai de plus en plus de mal à me cacher à moi-même ce que j'éprouve. Son moindre souffle amène de l'oxygène dans mes poumons. Le plus petit tressaillement et mon cœur s'emballe.

Mon esprit tourne en rond comme dans une cage de hamster. Je ne pense qu'à elle, ne vis qu'à travers elle. J'ai fini par comprendre : serait-elle mon âme sœur ? Comment ? Pourquoi ? Ces réponses, je ne les aurai certainement jamais. C'est ainsi ! Il ne faut pas que qui-conque s'en aperçoive pour l'instant.

Je me méfie surtout de ma mère. Julia a un sixième sens pour ces trucs-là. Tant que je ne saurai pas si c'est réciproque et surtout si elle est sans attaches. Je ne dois pas me dévoiler. Hugo en a saisi un peu trop, mais ne dira rien... Il est revenu, pour que je descende me nourrir et surtout courir un peu, c'est nécessaire à notre métabolisme. Nous devons faire du sport au minimum trois fois par semaine pour canaliser notre agressivité animale.

J'ai donc fait dix fois le tour de la bastide... Marie me fait un signe de la main à chaque passage devant la cuisine. Je profite pour effectuer une halte et manger de son merveilleux ragoût de cabri accompagné de polenta. Je me force à prendre mon temps, dégustant deux assiettes, un grand morceau de tarte aux pommes, et demande également des nouvelles de la meute. Marie sait tout ce qui se passe sur le domaine. Souvent même avant notre Alpha, vu qu'ils passent tous à un moment donné par ses dépendances où elle règne en maître.

Je remonte pour ma veillée. Hugo est reparti apparemment rassuré du temps que j'ai pris pour me délasser. Je reprends ma place dans le fauteuil, elle est endormie à en croire l'activité de son cerveau, elle ne tardera plus à sortir de son inconscience. Je caresse de mes yeux l'ovale parfait de son visage, tout du moins le côté droit, l'autre se trouve encore enflé de l'hématome qui la défigure. Son nez aquilin, ses lèvres parfaitement dessinées, ourlées tels des pétales de roses m'appellent et me torturent. L'envie de goûter à sa bouche me tourmente. Je laisse cette douce envie me submerger.

Je ne suis pas raisonnable ! Elle s'agite, comme si elle percevait mes pensées, les battements de son cœur s'accélérent.

– Ne bougez pas !

Ma voix a eu l'air de l'atteindre.

– Ne remuez pas, un instant ! Je vais vous enlever la minerve et le bandeau sur vos yeux. On était obligé de vous immobiliser un certain temps. Vous m'entendez ? Vous me comprenez ?

– Mumm !

– S'il vous plaît, ne bougez pas, vous risquez de vous blesser !

– Mmm ! Que...

– Chut ! Vous avez eu un accident. Je suis heureux que vous retrouviez le monde des vivants, soupirais-je si bas que je ne suis pas sûr qu'elle l'ait discerné.

Je m'affaire autour d'elle, ôtant la minerve, continuant à lui parler pour la rassurer. Mes mains tremblent, je n'ose pas la toucher. Mon cœur bat aussi fort que le sien, j'ai si peur qu'elle garde des séquelles de sa commotion !

Je m'éloigne pour crocheter les volets afin que la lumière ne l'agresse pas comme la première fois où elle a ouvert les yeux. Un

gémissement me surprend, d'un bond je suis près d'elle. Son estomac fait un drôle de bruit, je ne peux empêcher mon rire de fuser.

Son cœur bat la chamade. Complètement affolé.

Ses prunelles rencontrent les miennes, le vert pailleté de noisette me percute. Je reste statufié.

– Qui suis-je ?

Elle essaie de se redresser, je la maintiens sur le lit, lui parlant. Elle est vraiment effrayée.

– Respire, respire, doucement. Voilà, c'est mieux.

Ma main se pose sur son front, ce qui m'envoie des décharges d'électricité le long de mon bras et accélère encore mon palpitant qui se répercute jusque dans mes tempes. Une porte claque. Des pas s'approchent. Mon frère entre dans la chambre, il a dû entendre le mouvement de mes pieds sur le plancher d'en bas.

– Elle est réveillée ? me questionne-t-il.

– Oui ! Mais elle est complètement apeurée, j'ignore pourquoi.

– As-tu sondé ses pensées ?

– Je n'y parviens pas.

– Quoi ? s'exclame Hugo, complètement abasourdi.

– Qui suis-je ? demande-t-elle.

– Ne vous affolez pas, annonce Hugo d'une voix égale, celle qu'il utilise pour rassurer ses patients. Vous ne vous rappelez pas votre nom ? Cela vous reviendra !

Il enchaîne lui expliquant l'accident, sa voiture dans le ravin et l'explosion qui a suivi, il est devenu fou. Qu'est-ce qu'il lui prend de raconter tout ça ? Elle risque de s'angoisser encore plus. Elle fronce les sourcils et semble ne rien comprendre de ce qu'il lui expose. Son visage reflète son incapacité à relier les faits. Hugo entame après cela une série de tests afin de nous tranquilliser au sujet de la maîtrise de ses facultés.

– Détendez-vous, ne vous inquiétez pas, la mémoire réapparaîtra quand il le faudra. Morgan, dégage ! m'ordonne mon frère. Va te nourrir et t'aérer ! Je m'occupe de mademoiselle. Comment pourrions-nous vous baptiser en attendant ?

Il se tourne vers moi, alors que j'atteins la sortie. Son regard m'interroge.

– Manon ! Autant choisir un prénom de chez nous, puisque nous sommes en Provence. Ne bougez pas ! Je rapporte quelque chose à manger pour vous aussi, dis-je en refermant la porte.

Je disparaissais avant de craquer. Je prends sur moi, si je reste je sauterais à la gorge de mon frangin dès qu'il posera la main sur elle. Respire. Calme. J'y parviendrai. Je suis le champion du contrôle, je dois me maîtriser.

Je remonte un plateau que Marie m'a aidé à préparer – un bouillon de légumes et un yaourt –. Dans l'escalier, le hurlement d'Hugo me cueille.

– Alors cette bouffe ? Ça arrive ?

Je grimace et enjambe les marches quatre par quatre pour grimper plus vite.

– De petites quantités et tu ferais bien de prévoir une bassine au cas où ! glisse Hugo en sortant.

– Oui, je sais ! Je ne suis pas idiot !

Comme si j'allais oublier que les premières collations après une anesthésie ou une perte de conscience peuvent entraîner une régurgitation. Il se moque de moi, là !

Je m'approche d'elle, mets le repas sur un guéridon et m'apprête à l'alimenter.

– Je peux me nourrir seule, déclare-t-elle.

Je sursaute au son de sa voix. Elle m'a pris aux tripes.

– Non, je dois doser les portions que je vous distribue, de plus ce n'est pas vraiment pratique pour manger en position semi-allongée. On ne possède pas de tablette pour malade, on n'est pas à l'hôpital ici, achevé-je d'une élocution coincée par l'émotion qui me serre la gorge.

Elle s'excuse, son ton emplie de sarcasme, qui m'atteint en plein cœur. Je lève les yeux, j'ai vraiment du mal à me concentrer, je dois avoir un drôle d'air.

– Pardon, murmure-t-elle.

– Non ! C'est moi. Ces derniers jours ont été assez éprouvants. Je dois être fatigué. Mangez ! Ensuite, je me reposerai dans la pièce



adjacente.

Lorsqu'elle se rend compte qu'elle est installée dans mon lit, elle insiste pour déménager. Un grognement imperceptible sort malgré moi. Je refuse qu'elle aille ailleurs, elle est très bien dans mes draps. Je serais près d'elle dans l'autre chambre, ce qui me changera du fauteuil dans lequel j'ai somméillé toutes les nuits.

– Non ! Vous restez là ! Je serais très bien à côté, je pourrais vous entendre si quelque chose ne va pas.

Je la nourris, tout doucement, attendant qu'elle déglutisse et respire entre chaque cuillerée. Un sentiment indéfinissable prend naissance en moi en accomplissant ces gestes simples. Elle ne mange pas énormément, mais cela suffit pour un premier repas. Je dégage les coussins et la reborde. Elle semble si désespérée dans ce grand lit et j'ai tellement envie de me blottir contre elle pour la protéger et la réchauffer.

– Dormez à présent !

Je me tourne pour qu'elle ne lise pas la passion qu'elle a déclenchée dans mon regard.

– Morgan !

Choc.

– Oui ! je lâche sans me retourner, tous mes muscles tétanisés.

– Merci.

Je ne réplique rien, tire la porte en la laissant entrebâillée. Que pouvais-je dire ? Elle n'a plus aucun souvenir de qui elle est, ni comment se déroulait sa vie. Et que faisait-elle ce jour-là sur cette route interdite ? Tant que toutes ces questions se trouvaient sans réponse, aucun avenir n'est envisageable pour nous.

Dans la nuit, un bruit me fait sursauter. Je me précipite dans la chambre. Elle fait un cauchemar et me fixe de ses grands yeux verts écarquillés. En me voyant, elle se calme et se rallonge sous la couverture. Elle refuse que je reste près d'elle et me renvoie dans la pièce à côté. Je fais mine de partir, puis dès que son souffle s'est apaisé, je reviens me caler près d'elle. J'ai besoin de sa présence... J'ai dû m'assoupir... J'ai senti quelque chose, mon sixième sens animal m'a alerté. J'ai sauté sur mes pieds. Elle était réveillée.

Je lui propose le petit déjeuner, un sourire affleure à ses lèvres lorsqu'elle me précise : « café noir sans sucre ». Hum ! Comme moi.

Je baroule<sup>1</sup> dans les escaliers. Marie a failli renverser la pile d'assiettes qu'elle tient dans ses mains de la surprise et m'a engueulé copieusement. Je prépare le plateau tout seul et remonte dans la chambre. Elle semble minuscule au bord de mon grand lit. Je réalise qu'elle essaie de se lever.

Je l'empêche de bouger, c'est bien trop tôt. En rougissant, elle avoue avoir envie d'aller aux toilettes. Je me donnerai des gifles, j'aurai dû anticiper... Elle refuse le bassin et demande après mon frère. Je vois rouge. Elle préfère Hugo.

Un grognement s'échappe encore de ma poitrine, mon loup est plus près de sortir qu'il ne l'a été ces dernières années, elle me fait perdre tout mon sang froid. Je lui réponds sèchement qu'il faudra se contenter de moi, j'ai peur de lâcher la bride et cela se ressent dans mon intonation. D'une toute petite voix, elle me réclame ses habits. Je les ai lavés, ils sont au cellier. Je souris, heureux de lui rendre cet infime service.

Au retour, je m'excuse d'avoir été obligé de bousiller le tee-shirt qu'elle portait au moment de l'accident. Je lui passe un vêtement qui appartient à ma mère. À propos de son polo, elle demande pourquoi ce n'est pas mon frère qui s'en est occupé.

Mon cœur se brise sous sa question. Non, ce n'est pas Hugo. Comme ce n'est pas Hugo qui t'a veillée toutes ces nuits. Comme ce n'est pas lui que ton regard bouleverse en cet instant. Cependant, je ne peux pas lui dire tout ça. Je me ferme, barricadé à l'intérieur pour qu'elle n'aperçoive pas combien tout ça me fait mal.

Les jours suivants, je mets un maximum de distance entre nous, lui répondant par monosyllabes. Grognant malgré moi lorsqu'Hugo s'approche d'elle. Il se rend compte de quelque chose d'anormal. Il essaie de m'en parler, mais je refuse prétextant qu'il n'y a guère plus que le lien du premier sang.

— Morgan, elle a probablement une amnésie psychogène qui lui permet de gérer le traumatisme par l'oubli pur et simple de l'événement. Quand tu sais qu'une perte de conscience suite à une commotion suffit à entraîner un trou de mémoire, alors avec le choc qu'elle a

---

<sup>1</sup> Dévale, déboule, moitié roulé.

subi c'est naturel. Tu ignores tout d'elle. Elle est fragile, fais attention à toi, mon frère.

## *03 : L'accident*

*Elle : Premier jour – Quatrième depuis l'accident, dans l'après-midi.*

– Elle se réveille, entends-je.

L'élancement dans ma tête est si violent que je pousse un gémissement, et repars dans les vapes...

Des personnes s'activent autour de moi au bruissement qui résonne dans mon crâne comme si on tapait sur un gong. J'entends des voix, surtout une. Celle qui murmure des mots dans la nuit qui m'entoure et qui me calme. Ce timbre de velours me touche au plus profond de moi. Pour discerner et voir à qui il appartient, je dois faire un effort incommensurable pour ouvrir les paupières. La douleur me percute à nouveau et me déchire le cerveau, comme deux lames au fer rouge qui seraient entrées par mes yeux.

– Ne bougez pas !

L'intonation me tétanise. J'essaie de soulever mes paupières, quelque chose occulte ma vision.

– Ne bougez pas... un instant ! Je vous enlève la minerve et le bandeau autour de votre tête. Nous vous avons immobilisée. Vous m'entendez ? Vous saisissez ce que je vous explique ?

– Mumm !

Je n'arrive pas à articuler, ma mâchoire semble bloquée. Je commence à m'affoler.

– S'il vous plaît, ne remuez pas, vous allez vous blesser !

– Mum ! Que...

– Chut ! susurre la voix. Vous avez eu un accident. Je suis heureux que vous retrouviez le monde des vivants, murmure-t-il si bas

que je ne suis pas sûre d'avoir bien compris.

– Qui... êtes-vous ? Où... Suis-je ?

– Doucement, ouvrez les yeux. Je mets un écran pour que la clarté ne vous assaille pas. Alors, ne vous effrayez pas si vous n'apercevez que du gris ; c'est la couleur de mon tee-shirt.

J'entrouvre les paupières avec crainte. Mon cerveau m'avertit que les dernières fois où j'ai essayé, c'était si douloureux que j'ai replongé dans le coaltar. La voix m'encourage, tout en restant assez inquiète dans le fond. Comment puis-je savoir ça ?

– Là, ça va ? Vous y voyez ?

– Mmm ! Gris !

– Oui, c'est ça, gris, c'est mon tee-shirt. Je le laisserai sur votre visage le temps d'entrebâiller les persiennes pour que la lumière du soleil ne vous agresse pas. D'accord ?

– Mmmoui !

Je capte le son d'une chaise que l'on repousse ; le frottement des pas qui s'éloignent ; la poignée de la fenêtre qui s'ouvre et le cliquetis de l'espagnolette s'accrochant sur le deuxième volet. Les bruits me semblent amplifiés et résonnent dans ma tête. Je ne peux retenir un nouveau gémissement, il se retrouve à nouveau près de moi. Je ne l'ai pas entendu revenir, ou il a été couvert par ma plainte.

– Calme ! Je retire le tee-shirt.

À ce moment-là, j'inspire et une odeur fabuleuse m'envahit, chamboulant tous mes sens, s'imprégnant dans mes poumons. Parfum de sève de pins, avec un arrière-goût de miel. Ce qui suscite un grognement terrible dans mon estomac. Son rire fuse et m'investit.

– Oui ! Bienvenue chez les vivants ! s'esclaffe-t-il.

Il enlève le tissu de mon visage, ma vision est trouble, puis s'éclaircit peu à peu. Ses traits m'apparaissent. Je cligne des paupières plusieurs fois avant que mon esprit enregistre son image. Ma bouche s'ouvre ; le souffle me manque. Je me sens repartir dans les vapes. Je prends une grande bouffée d'air. Ferme les yeux. Sa photo en négatif s'imprime dans ma rétine. Jamais je n'ai vu un mec aussi beau ! Jamais ? Je m'efforce de me souvenir... Mon cœur bat la chamade. Je ne me rappelle rien. Je m'affole complètement : « *Qui suis-je ?* »

Je tente de me redresser. Il me maintient sur le lit, me parlant. Je ne saisis pas ce qu'il me raconte, plongée dans la confusion cotonneuse de mon cerveau.

– Respire, inspire, doucement. Voilà, c'est mieux.

Sa main se pose sur mon front. Une porte claque. Des pas s'approchent.

– Elle est réveillée ? demande une voix qu'il me semble connaître.

Le reste de la conversation est floue, j'essaie de reprendre pied dans la réalité et l'espace qui entoure ma tête est floconneux. Je dois faire un effort pour ouvrir les paupières à nouveau. Celui qui vient d'arriver, je ne l'ai jamais vu, par contre je reconnais cette intonation. Qu'est-ce qu'il débite comme charabia ?

– Qui... suis-je ?

Deux paires d'yeux se braquent vers moi et me fixent. Ceux du deuxième homme sont plus foncés avec une pointe de vert, moins magnétiques, mais ils se ressemblent tous deux. Sont-ils frères ?

– Vous l'ignorez ? Ne vous affolez pas, cela vous reviendra ! Vous avez eu une sacrée commotion...

Je fronce les sourcils. Je ne saisis rien de ce qu'il me raconte. La tempête. La voiture qui explose. La commotion. Mon visage doit refléter mon incompréhension, car il me sourit d'un air très doux.

– Savez-vous en quelle année nous sommes ?

Un blanc succède à la question, en quelle année ?

– Non.

– Je vais faire une petite batterie de tests qui ne font pas appel au conscient, mais au préconscient, au visuel et aux réflexes, vous voulez bien ?

Que puis-je répondre d'autre que :

– Oui.

Il me fait compter ses doigts, ensuite décrire quelques pages d'un livre de moto qui traînait sur la commode. À également vérifier mes réflexes. Puis il termine avec des paroles de chansons que je devais compléter. J'ai apparemment réussi, car la ligne du lion qu'ils avaient sur le front s'est effacée et ils paraissent satisfaits.

– Je ne me suis pas présenté, je m'appelle Hugo et Morgan est mon frère cadet. Le reste de la tribu doit nous rejoindre après demain ou d'ici deux ou trois jours. Vous aurez ainsi l'occasion de faire connaissance avec nos parents et notre benjamin. Ils sont en visite chez nos cousins plus haut dans la vallée. Quand ils seront là, ce ne sera plus aussi calme, plaisante-t-il comme si c'était une bonne blague. Permettez-vous que je vous ausculte encore une fois ?

D'un coup, je me rends compte que je n'ai qu'un grand tee-shirt pour tout vêtement et me mets à rougir. Mon bras est dans une attelle ainsi que ma jambe gauche. Un pansement recouvre une partie de ma cuisse droite et une douleur lancinante remonte le long de ma colonne vertébrale en partant de mes reins. Mon corps se rappelle à mon souvenir.

– Vous vous êtes... enfin plutôt l'arbre vous a arrêtée à quelques pas du précipice. Le choc a été rude. Je ne vous cache pas que lorsque Morgan vous a ramenée je n'avais guère d'espoir que vous retrouviez votre lucidité. Cela fait plus de trois jours que vous êtes dans les vapes, à part un semblant de reprise de conscience hier... Mais bon ! C'est pour cela que vous ne devez pas vous faire de souci pour votre mémoire. Du temps est nécessaire pour que votre cerveau se remette. Vous avez certainement eu une petite hémorragie interne. D'ici deux jours, l'accès à la ville sera dégagé et nous devons effectuer un scanner pour confirmer qu'il n'y a pas de surprises. Le fait que vous ayez ouvert les yeux et répondu à mes questions me rassure.

Je le fixe, totalement éberluée.

– Reposez-vous, n'ayez pas d'inquiétude, la mémoire vous reviendra quand il faudra. Morgan, sors ! Descends te nourrir et t'aérer ! Je m'occupe de mademoiselle. Comment va-t-on vous baptiser en attendant ?

Le regard qu'il échange avec Morgan m'alerte quelque peu.

– Manon ! Puisque nous sommes en Provence, autant choisir un prénom d'ici, s'écrit Morgan. Ne bougez pas ! Je ramène quelque chose à manger pour vous également, dit-il avant de refermer la porte.

Je ne parle pas, ne réagis pas. Les mots ont du mal à se frayer un passage jusqu'à ma conscience, j'essaie de ne pas flipper. Le fait que je sois réveillée et en train de l'écouter, me calme quelque peu. Bon ! Je ne suis pas morte, c'est déjà ça. De toute façon, je ne pense pas qu'il attend un commentaire de ma part. Mes paupières se ferment

seules et je me sens glisser vers le sommeil quand mon estomac gronde malgré moi. Le sourire s'élargit sur la face d'Hugo, ses yeux pétillent et révèlent encore plus son charisme. Il se dirige vers la porte, l'ouvre et crie :

– Morgan ! Alors cette bouffe ! Ça arrive ?

Je grimace sous le son qui me martèle les tempes.

– Oups, pardonnez-moi !

Je lui fais signe que ce n'est pas grave. Morgan se pointe sur ces entrefaites avec la nourriture et jette un regard bizarre vers son frère qui est près du lit. Hugo lève les deux mains en signe de reddition. Si ma tête n'était pas aussi douloureuse peut-être comprendrais-je quelque chose à ce qu'il se passe. Je gémis et essaie de prendre une posture qui convient pour manger. Morgan dépose le plateau et se précipite pour m'aider en attrapant quelques coussins pour me caler au passage.

Pour la première fois, je fais attention à la pièce dans laquelle je me trouve. Elle est immense, sur un des murs une belle cheminée attend l'allumette pour une flambée. Une superbe armoire en bois brut ainsi que tous les meubles reflètent un côté indéniablement masculin juste adouci par des tentures bleu-gris aux fenêtres et le dessus de lit assorti. La croisée laisse filtrer un rayon de soleil qui tombe sur le fauteuil. Le jeans et le polo qui sont sur l'accoudoir le confirment : cette chambre appartient à quelqu'un, ce n'est pas une chambre d'amis.

Je fronce les sourcils. L'atmosphère entre les deux frères provoque de l'électricité dans l'air. Des bouffées de chaleur me remontent au visage.

Hugo donne à nouveau quelques recommandations à Morgan qui paraît excédé. Il dépose le plateau sur une petite table que j'aperçois du coin de l'œil, ne pouvant le lâcher du regard.

Mon estomac gargouille ! Et subitement, à ce bruit, l'ambiance change... Il se met à rire doucement, murmure une phrase que je n'entends pas, mais qui me caresse. Que m'arrive-t-il ? Je ne suis pas en grande forme. La position assise me perturbe.

Morgan me fixe, ses yeux m'attirent, j'ai l'impression de tomber dans un puits sans fond, de me perdre dans de l'ambre pur. Je secoue la tête ce qui m'occasionne encore une gêne. Je vais m'alimenter un



peu et me recoucher, mes pensées me jouent des tours. Il approche la table et noue une serviette autour de mon cou.

– Je peux manger seule, dis-je.

Il sursaute au son de ma voix, et semble en colère d'un seul coup. Sa réponse claque comme un coup de fouet, je détourne les yeux. Hum ! Qu'ai-je fait de mal ?

– Excusez-moi, je croyais bien faire. Je ne souhaite pas vous donner du travail supplémentaire, je réplique lentement, la gorge serrée par ce rejet.

Il lève les yeux vers moi. Cette fois-ci, ils sont froids et lointains. Comme s'il refusait de me voir.

Je chuchote :

– Pardon.

– Non, c'est moi ! Ces derniers jours ont été assez éprouvants. Je dois être fatigué. Mangez ! Ensuite, je partirai me relaxer dans l'autre pièce...

– Je suis dans la chambre de qui ?

– La mienne, avoue-t-il en déviant son regard.

– Je peux aller ailleurs, je ne veux pas vous priver de votre lit.

Un grognement imperceptible émane de lui.

– Vous restez là ! Je serais très bien à côté, je pourrais vous entendre si quelque chose cloche.

Je continue à prendre les minuscules cuillerées qu'il me tend. Malgré ma faim, je ne peux pas avaler grand-chose, mais cela calme les tiraillements de mon estomac. Plus un mot n'est échangé entre nous. Il enlève la serviette qu'il m'a mise autour du cou, dégage les coussins et me reborde. J'ai la sensation d'être une petite fille.

– Dormez à présent ! dit-il en se dirigeant vers la sortie.

– Morgan ?

Je l'appelle doucement.

Il se tétanise, puis se retourne comme à regret.

– Oui.

– Merci.

Il ne répond rien et pousse la porte en la laissant entrebâillée. Certainement pour être à même de surgir en cas de besoin. J'essaie de

rafraîchir ma mémoire, mais rien ne vient. Je sombre dans les bras de Morphée sans m'en rendre compte.

Dans la nuit, un cauchemar me tire du sommeil en sursaut. J'ai dû faire du bruit, car Morgan est arrivé immédiatement. Juste vêtu d'un pantalon de pyjama. Pourquoi cela me semble-t-il drôle de le voir avec ? J'ai l'impression diffuse qu'il n'en porte pas d'habitude. Par contre, je ne me souviens plus du tout ce qui m'a réveillée.

– Reposez-vous ! Je reste dans le fauteuil.

– Non ! Recouchez-vous, ça ira.

J'ai dû me rendormir, car quand j'ouvre un œil au lever du jour, Morgan est là, assoupi en face de moi. La couverture a glissé et son buste s'offre à mon regard. Son visage a une douceur qu'il ne montre pas lorsqu'il est éveillé. Son front caché par quelques mèches rebelles lui donne l'air d'un ange.

Il ressemble plus à Hugo ainsi. J'aimerais savoir ce qui le rend si défensif envers moi. A-t-il senti mon attention sur lui ? Il se réveille en un quart de seconde et saute sur ses pieds. Bon sang ! Je voudrais bien être aussi agile le matin. Comment puis-je me souvenir que je suis une grosse dormeuse alors que pas une seule réminiscence de ma vie antérieure ne me revient ?

– Petit déjeuner ?

– Oui, merci !

– Thé, café, chocolat ?

– Café noir sans sucre, s'il vous plaît !

Et avant d'avoir pu ajouter quoi que ce soit, il disparaît dans le couloir. Ma tête ne lancine presque plus. Par contre, mes reins semblent bloqués et une douleur au niveau des côtes à hauteur de mon sein gauche me gêne pour respirer. Je ne m'en suis pas rendu compte hier, sous l'avalanche de contusions qui me titillaient. Je tente tant bien que mal de sortir du lit, qui entre nous est immense ; mais pour recevoir la charpente de Morgan, il faut au moins un « Very king-size ».

Des yeux, je cherche la salle de bains. Une porte sur le côté devrait y accéder. Morgan pénètre dans la pièce alors que je pose mon premier pied par terre avec beaucoup de mal. Merde ! Je réalise qu'il a dû mettre le bassin ces derniers jours et rougit violemment. Hugo

est docteur, il en a vu d'autres. C'est surtout par rapport à Morgan que cela me perturbe.

– Ne bougez pas ! Où voulez-vous aller ainsi ?

– Toilettes !

– Je vous amène le bassin.

– NON ! je crie.

– Vous n'avez pas encore l'accord du toubib pour vous lever. Alors, laissez-moi faire.

– Vous... vous... ne pouvez pas faire ça ! Hugo n'est pas là ?

Ai-je rêvé ou ai-je de nouveau entendu ce grognement ? Décidément, Morgan est bizarre.

– Non, il est monté repérer l'endroit de l'accident. Donc, soit vous acceptez le bassin, soit je vous porte jusqu'aux w.c.

Je réfléchis vite. Je ne tolère pas qu'il vide mon urinoir à présent que je suis consciente, mais je n'ai pas de culotte et ça me gêne énormément.

– Vous n'auriez pas mes fringues sales quelque part, s'il vous plaît !

Un sourire transfigure ses traits. Me laissant sous le choc. Oh mon Dieu ! Qu'il est beau !

– Vous pouvez patienter encore cinq minutes ? J'ai tout lavé, je cours les chercher.

Il se dirige vers la porte. Son dos tourné est spectaculaire de largeur en apposition de sa taille assez fine ; il forme un V impressionnant et ses fesses superbement moulées dans son jeans complètent l'ensemble. Son image s'imprime dans mon cerveau de telle manière que j'ai du mal à reprendre mes esprits.

Bon sang ! Quelque chose cloche chez moi ! Je me préoccupe des fesses de Morgan plutôt que de ma vessie qui semble sur le point d'exploser. J'essaie de me lever du lit seule pour me rendre aux toilettes. Le temps de poser ma deuxième jambe au sol, il est de retour et pose mes affaires près de moi. S'excusant d'avoir été obligé de boussiller le tee-shirt que je revêtais au moment de l'accident. Mais du fait qu'il ne fallait pas trop me toucher, il a préféré le découper.

– Ce n'est pas Hugo qui s'en est chargé ?

Sa physionomie se referme comme une huître. Ses yeux virent à l'orage et il repart de la chambre aussitôt.

– Vous m'appellerez quand vous serez prête.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ? Je n'ai aucune comparaison du fait de mon amnésie, pour savoir ce que j'ai dit de mal. Son rejet me blesse. Le bordel pour enfiler mon string ! Mince ! Il l'a lavé et séché. Le sang est à nouveau monté à mon visage. Même sans souvenirs, je ne pense pas être sujette à rougir facilement, alors pourquoi avec lui, cela ne cesse-t-il pas d'arriver ?

## 04 : *Manon*

### *Elle – Manon : Septième jour.*

J'entends du brouhaha dans la maison, ne connaissant pas la disposition de celle-ci, je ne sais pas d'où il peut provenir.

Depuis l'avant-veille où je me suis éveillée, je n'ai plus vu Hugo. Seul Morgan s'occupe de moi. Je le sens roder entre ma chambre et la sienne et s'éloigner au minimum. En général quand il disparaît, peu après il m'apporte à manger. Je demeure le reste du temps en solitaire avec mes pensées, me torturant les méninges à essayer de me rappeler mon passé. Dans la glace de la salle de bains, j'ai pu m'examiner. Pas étonnant qu'il me fasse la gueule la plupart du temps, je ne suis vraiment pas jojo. Je parais entre vingt-cinq et trente ans. Blonde, les cheveux mi-courts bouclés ; la taille assez fine. Mes seins semblent corrects et mes jambes ont l'air parfaites pour la course, longues et musclées juste ce qu'il faut. Sans mes blessures, sans doute ne suis-je pas trop mal. Mais pour l'instant, le côté gauche de mon visage se trouve enflé et vire de toutes les couleurs. Certaines zones se confondent avec la couleur de mes iris : verts avec une pointe de noisette. Mon nez égratigné. Et une balafre part de mon oreille à mon omoplate. Enfin, je le présume, vu les soins que Morgan me prodigue. Il a enlevé l'attelle de mon genou et je peux me rendre aux toilettes, seule. Rien qu'à me souvenir du trajet le premier jour dans ses bras, mon palpitant bat plus fort. Son odeur est parvenue jusqu'à mes narines et l'envie de me pelotonner contre son torse si puissant m'a terrassée.

Je suis folle. Je ne sais même pas si je suis mariée ; fiancée ou Dieu sait quoi ! J'ai le cas échéant une ribambelle de mioches. À cette idée, un frisson me remonte dans le dos ; j'ai l'impression de tenir quelque chose, puis la sensation s'enfuit et me retrouve au point zéro. J'enrage, quelqu'un est certainement en train de me rechercher. Mor-

gan a téléphoné à un cousin à lui en ville, pour qu'il se renseigne sur les personnes disparues. Il travaille dans la police, ou quelque chose comme cela. Je n'ai pas demandé exactement. Je fatigue encore assez vite, il semble que c'est normal. Le coma ne repose pas, il épuise l'organisme ; malgré qu'Hugo m'ait installée sous perfusion dès le départ. Je n'ose plus parler d'Hugo, car à chaque fois Morgan se ferme. Ils ont dû se disputer, toutefois je les ai entendus bavarder ensemble à plusieurs reprises.

Je me torture les méninges à longueur de journée. Et bon sang, qu'elles sont longues, juste rythmées par les visites de Morgan. Mes contusions ont l'air de se résorber très vite. Mais ma tête est toujours aussi embrumée. Quelques brides de sensations affleurent de temps à autre et cela me met en rage, car je sens que c'est là, juste derrière le brouillard. Cependant, chaque fois que j'espère y parvenir une angoisse sans nom m'envahit. Arriverai-je un jour à savoir qui je suis ?

Des pas s'approchent de la chambre, je ne reconnais pas ceux de Morgan. L'individu paraît plus léger. Une main de femme se glisse par la porte entrebâillée. Je perçois Morgan qui arrive à sa suite et qui dit : « Tu peux y aller, elle est réveillée ». Comment le sait-il ?

La personne qui pénètre dans la pièce semble juste dépasser la trentaine. Ce ne peut être la mère d'Hugo et Morgan. Ils accusent à peu près mon âge, enfin si j'ai vingt-cinq ans. Pourtant, la ressemblance évidente me saute aux yeux. Leur sœur ? Brune, ses cheveux enroulés dans un chignon torsadé comme j'aime me coiffer quand je bosse... Un souvenir ! Elle s'avance vers le lit.

– Bonjour, belle inconnue, salue-t-elle avec un grand sourire. Ou devrais-je vous appeler Manon puisque mon fils vous a rebaptisée ainsi ?

Je reste bouche bée, sans réaction. C'est vraiment la mère des garçons. Je me reprends. Réfléchir. Il faudra que je mette de l'ordre dans mes idées ! Tout à l'heure quand je serai seule !

– Vous semblez surprise ! Je comprends ! Je ne parais pas mon âge. C'est de famille !

Wôw ! Qui glousse comme une gamine à... presque cinquante ans ? Elle s'assoit sur l'édredon à mon côté et me serre la main doucement.

– Comment vous sentez-vous ? J'aurais voulu venir plus tôt, mais la route n'a été rouverte qu'en début d'après-midi. Vous l'avez échappé belle. Tout un pan de colline est parti avec votre voiture. Ils nous ont annoncé qu'il y avait un risque quatre jours avant votre accident. Mais, nous ne nous attendions pas à une pareille catastrophe. Cela semble incroyable. Vous ne vous remémorez vraiment rien ?

En le disant, elle me fixe dans les yeux, comme si je mentais et qu'elle fouillait dans mes pensées pour arracher la vérité. Puis elle se retourne vers Morgan et secoue la tête négativement. Ça y est, je deviens paranoïaque en prime. Ne pas me rappeler me mine. Pour l'instant, le contact de Morgan en ville n'a toujours pas reçu de déclaration de disparition. Pourtant, je dois travailler, manquer à ma famille, mes amis. Me calmer ! Plus je me braque, moins les souvenirs remontent.

– Descendrez-vous pour souper avec nous ? demande-t-elle.

Je vois la mâchoire de Morgan qui se crispe. Un nerf tressaute le long de sa joue. Cette fois-ci, c'est sûr. Cela vient de moi. Pas directement. Cependant, quelque chose le contrarie me concernant et je ne comprends pas ce que c'est.

– Pas ce soir, si cela ne vous dérange pas. Je me sens encore fatiguée et ne suis pas certaine de tenir assis le temps d'un repas.

Du coin de l'œil, je le surprends qui se détend.

– Je vous remercie de votre hospitalité et ne voudrais pas en abuser. Puisque la route est dégagée, Hugo peut me conduire à l'hôpital et je finirais bien par recouvrer la mémoire un jour ou l'autre.

Au fur et à mesure que j'annonce cela, j'entrevois l'affolement qui s'affiche sur son visage ; il n'a pas conscience que je l'aperçois dans le miroir en face. De la colère lorsque j'ai prononcé le nom d'Hugo à la panique quand j'ai suggéré l'hôpital. A-t-il quelque chose à se reprocher à propos de l'accident ? Est-ce pour cela qu'il évite que j'en discute avec qui que ce soit ? Est-ce pour cela qu'il s'est occupé de moi ? Je ressens une brûlure dans ma poitrine à cette idée et détourne le regard.

– Morgan descends ! Accompagne ton père et ton frère pour rentrer les bêtes.

– Vous avez des animaux ? dis-je.

– Ils ne vous ont pas parlé de nos activités ? Nous élevons du bétail de père en fils. Morgan est vétérinaire. Ils gardaient la maison Hugo et lui, le temps de notre absence. Nous commercialisons diverses races de moutons, mouflons, biches et sangliers ; plus quelques vaches et chevaux surtout des poulinières. Nos propriétés s'étendant sur plus de deux mille hectares. Le plus gros de la tuerie s'effectue au moment des fêtes de Noël. Mais nous garantissons notre viande sur toutes les bonnes tables parisiennes et internationales tout au long de l'année. J'ai l'impression de faire de la pub en le disant ainsi, dit-elle en riant. Nous possédons notre abattoir et travaillons uniquement en famille dont les membres sont établis un peu partout en France et à l'étranger. Nous sommes un très grand clan, très soudé. Le berceau des nôtres se trouve en Écosse, dans les Highlands, l'autre branche de la lignée vient de Slovaquie. Cela m'étonne qu'Hugo n'en ait pas glissé un mot ! Il est intarissable sur le sujet d'habitude.

– Je ne l'ai croisé qu'à mon réveil. Il devait repasser pour m'amener à l'hôpital. Mais il doit être occupé, car Morgan m'a dit qu'il m'y conduirait lui-même.

À voir son expression, quelque chose l'a interpellé. Où suis-je donc tombée ? Ils ont tous l'air de cacher un truc. Le problème, c'est que je ne comprends rien à rien, si seulement ma mémoire revenait, je pourrais saisir ce qui cloche.

– Je vais vous laisser, je dois superviser le repas sinon les derniers arrivés n'auront plus rien à se mettre sous la dent, annonce-t-elle moqueuse. Vous ferez connaissance des membres de ma meute demain lorsque vous descendrez déjeuner avec nous.

Elle se penche et me plante un baiser sur la joue comme si je faisais partie de leur famille. Morgan est remonté m'apporter un plateau avec une bonne soupe poireaux/pommes de terre, une tranche de gigot un peu trop saignant à mon goût, mais toutefois très goûteux. J'ai tout englouti pour faire honneur à la cuisinière. Il est resté le temps que je mange. Il ne parle pas, se contente de me regarder du coin de l'œil. Au début, cela me coupait l'appétit, puis petit à petit, je m'y suis habituée. Déjà plus de huit jours que je suis là, à me faire chouchouter par le plus beau mec de la terre. De quoi je me plains ! De son manque de communication ? Du fait qu'il m'affole le cœur dès qu'il pénètre dans la pièce ? Si seulement mes souvenirs pouvaient



revenir ! Mais alors je devrais partir. Mon soupir se bloque à cette idée. Morgan se retourne inquiet.

– Quelque chose ne va pas ? Vous avez mal ?

– Non, rien ! Je n'ai rien, j'enfouis mon visage dans l'oreiller pour ne pas lui montrer mon visage qui est en feu. Mon palpitant bat la chamade et mon souffle est haché. C'est bien moi néanmoins qui ai demandé à partir. Je ne peux pas rester ici, c'est trop dangereux... J'ai l'impression que mon avenir entier est en jeu. Il m'a laissée, sans insister. Je l'entends dans la chambre à côté. Il n'est pas redescendu et semble agité.

### ***Elle – Manon : dans la nuit du huitième jour.***

Au milieu de la nuit, le cauchemar revient me visiter. Les yeux me poursuivent, j'ai déjà vu ce faciès. Je fuis un danger, quelque chose de terrible va m'arriver. J'étouffe. J'ai dû hurler, car Morgan se retrouve là, à me serrer dans ses bras en m'appelant :

– Manon, ma douce, réveille-toi, n'aie pas peur ! Je reste là ! Je te protégerai. Manon, réveille-toi, réponds-moi.

– Morgan ! Que se passe-t-il ?

Je n'ai pas rêvé, il me tutoie. Cela fait-il partie de mon cauchemar ? Non ! C'est bien ses bras autour de moi. Il m'arrache un gémissement. Il me serre tellement fort que ma côte fêlée se met à pulser.

– Pardonne-moi, je ne voulais pas te faire mal.

Il semble aussi bouleversé que moi et n'a pas repris le vouvolement. Je respire à pleins poumons son odeur qui me tourne la tête. Je ne dis rien, profitant de son corps autour du mien, qui fait un rempart à mon amnésie et au monde extérieur. Mon souffle s'apaise, celui de la frayeur, mais une oppression différente gonfle dans ma poitrine. C'est la mère de Morgan, Julia, qui fait éclater notre bulle. Car je n'ai pas rêvé, le cœur de Morgan battait au même rythme que le mien. Mon oreille collée sur ses pectoraux ne peut pas me tromper. Seulement y ai-je droit ?

– Morgan !

Il se détache d'un bond, essayant de récupérer son contrôle. Puis se retourne vers elle.

– Oui, mère ! Manon a eu un cauchemar et je l'ai réveillée.

Elle éclaire la pièce et dans le miroir – mon complice – j'ai vu l'expression du visage de Morgan. Comme si on lui arrachait le cœur. Je me tourne dans mon traversin, pour que personne ne puisse lire un constat identique sur le mien. Tant que je ne saurai pas si j'ai la liberté d'aimer cet homme, je ne dois pas montrer mes sentiments.

Le lendemain, Julia vient m'aider à descendre pour prendre le petit déjeuner en famille. La bastide aux loups comme se nomme la propriété paraît immense ; on s'y perdrait. L'espace de vie de Morgan se situe au deuxième étage côté Est. Enfin, ce que j'en déduis au soleil qui se dévoile le matin dans l'axe de la fenêtre. Morgan est parti, il a été appelé pour une mise bas d'un de leurs chevaux. Une jument qui a gagné plusieurs concours et qui se trouve réformée en poulinière. Hugo se lève à notre approche et se dirige vers nous. Son attention s'égare vers la porte d'entrée, semblant redouter une arrivée. Cela va donc si mal entre les deux frères ? Qu'avait-il pu advenir pour qu'ils se retrouvent ennemis ? Il me souhaite un bon appétit et se hâte vers la cuisine. Bizarre ! Les garçons ressemblent à leur père, massif sans un poil de gras, les épaules larges, les hanches fines. Le regard malicieux que j'ai vu à Hugo et entr'aperçu dans les yeux de Morgan. Des pupilles magnétiques, vives qui laissent une part de rêve. Les traits mâles comme taillés à coup de serpe, mais si bien proportionnés qu'ils réclament d'être caressés par la main d'une femme. Seule la barbiche le différencie de ses fils. Lui non plus, ne dévoile pas son âge. Le Maître des lieux se lève à son tour et vient poser un baiser sur mon front.

– Bienvenue, mon enfant, j'espère de tout cœur que votre guérison se passe au mieux. Mais puisque vous voilà debout, je n'éprouve plus aucun doute.

Une porte que l'on ouvre à la volée venant de l'arrière de la maison et le troisième frère entre dans la pièce comme un ouragan, un sourire sur le visage.

– C'est une pouliche et comme c'est l'année des C, Morgan l'a appelé « Clair de Manon ». Et voilà notre invitée ! Je suis ravi de te connaître. Morgan ne cesse de monologuer sur toi depuis que je suis arrivé...